

T 720, 20

[L'Aubépin fleuri]

Il y avait dans un village une femme qui était veuve avec une petite fille. Elles étaient bien à leur aise. Elle pouvait nourrir quatre vaches. La petite fille était gâtée : sa mère lui faisait faire toutes ses volontés. La mère allait souvent au marché et la petite fille voulait aller avec elle. La mère était obligée [de] se lever avant le jour pour partir pendant que la petite dormait. Mais voilà, un jour, qu'elle se réveille avant que sa mère fût partie.

— Mère, je veux aller au marché avec toi !

— Non, ma petite fille, lui dit sa mère, *ça [va] faire* trop chaud, tu serais trop lasse, tu aurais soif ; je ne [peux] pas t'emmener.

Voilà la petite à crier, à taper des pieds, à se rouler par terre en disant qu'elle n'aurait pas soif, *que* fallait mettre de l'eau dans une bouteille et qu'elle marcherait bien.

La mère arrangea ses marchandises, mit de l'eau dans une bouteille, comme sa fille lui disait, met du pain dans son panier et les voilà parties. Elles n'eurent pas [fait] une demi-lieue, voilà la petite qui se met à crier qu'elle avait soif. La mère cherche dans son panier la bouteille pour la faire boire, mais elle avait laissé la bouteille sur la table.

— Ma petite, ne te désole pas, il y a une maison pas loin d'ici, tu y boiras et tu m'y attendras. Tu serais trop lasse pour venir jusqu'au marché.

La petite fille dit qu'elle voulait bien. Quand elles furent arrivées vers la maison, la femme était dans la cour. La mère [2] lui demanda si elle voulait bien donner à boire à sa fille et puis si elle voulait la garder pour le temps qu'elle serait au marché. Elle lui dit que oui.

Cette femme avait du pain à faire. Elle alla au bois chercher un fagot pour cuire son pain.

Elle perd la clef de son armoire.

Quand elle fut rentrée, elle cherche dans sa poche sa clef pour ouvrir son armoire, mais elle était perdue. Elle dit à ses trois enfants et à la petite d'aller chercher sa clef, que celui des quatre qui la trouverait aurait la meilleure et la plus grosse galette.

Les voilà partis tous les quatre. Ce fut la petite fille qui trouva la clef et les autres étaient fâchés. Ils sont venus vers [leur mère] en pleurant que c'était la *jite*¹ fille qui leur avait ôté la clef des mains. La mère leur dit :

— Ne faites pas tant de bruit ! Elle n'aura toujours pas la plus grosse galette. Je vas [la] lui faire prendre dans la maie et je vas lui faire tomber le bouchon de la maie dessus...

— Tiens, petite, viens choisir ta galette, puisque c'est toi qui a trouvé la clef.

La petite fille se penche pour prendre la galette. La femme lui laisse tomber le couvercle dessus et la tue.

Quand elle vit qu'elle était morte, elle prend un peu de son sang qu'elle met dans une bouteille avec du vinaigre et le porte à la cave. Elle coupe un peu de viande *d'après* la petite et la fait cuire.

Quand la mère fut arrivée du marché, elle alla chercher sa fille. La femme lui dit d'entrer, que sa fille a été se promener, qu'elle mangera et qu'elle boira pendant ce temps-là que sa fille reviendra.

¹ Pour ch'tite..

[La mère] dit qu'elle voulait bien, [3] qu'elle avait assez faim².

Pendant qu'elle mangeait, il y avait une petite chatte couchée sur une chaise qui lui disait :

— Pui³ ! la sale, la gourmande qui boit le sang et mange la viande de son enfant !

— Quoi donc qu'il dit comme ça, votre chat ?

— Oh ! rien, c'est qu'elle voudrait à manger.

Et la chatte disait toujours :

— Pui ! la mauvaise mère qui boit le sang et mange la viande de son enfant !

La mère regardait la chatte qui répétait toujours la même chose, et, voyant que sa fille ne venait pas, elle était bien tourmentée. Elle put ni boire ni manger. Elle dit à la femme :

— Elle [est] donc bien loin, ma fille, qu'elle ne vient pas... Voilà la nuit !

— Vous pouvez vous en aller ; ma fille et mes garçons disent qu'elle s'est fâchée et qu'elle s'est en allée.

Voilà [la] mère partie. Elle courait plus qu'elle ne marchait pour trouver sa fille. Elle voit sa voisine. Elle lui demande si elle avait vu sa fille.

La voisine lui dit qu'elle ne l'avait pas [vue], qu'elle pourrait bien être entrée à la maison sans l'avoir vue.

La mère entre, mais elle ne voit rien.[4] Elle pose ses paniers et court chercher sous le lit, dans les coins où elle avait l'habitude de se cacher, quand elle se fâchait. Elle cherche partout jusqu'à minuit, quand elle entend une voix qui lui dit :

— Ce n'est pas la peine de tant me chercher, c'est la mauvaise femme qui m'a tuée, c'est ma mère qui m'a mangée, en punition de ma désobéissance.

Écrit [à Montigny-aux-Amognes], s.d. par Pierre et Marie Briffault, [É.C. : Pierre, né le 09/11/1867 ; Marie, née le 18/10/1850, enfants de Pierre Briffault, domestique puis fermier et propriétaire, né le 20/01/1816 à Saint-Sulpice et de Louise Chaumereuil, née le 26/03/1827 à Montigny ; Pierre s'est marié à Paris 3^{ème} arr. le 14/6/1898 avec Marie-Élise Tartat, née à Lormes, le 12/04/1867]. Titre original : L'Enfant mangé par sa mère⁴. Arch., Ms 55/7, Feuille volante [Inconnu 3/3A (1-4)].

Marque de transcription de P. Delarue.

Catalogue, II, n° 20, version N, p. 700. (« Mélangé⁵, altéré. »)

² Le début a été écrit par Pierre. À partir du f. 3, l'écriture est celle de Marie, comme le pensait Paul Delarue : (fiche ATP : Marie Briffault ?).

³ = Pfff...

⁴ Noté à l'encre en haut du f. 4. Pas de mention de l'informatrice.

⁵ Cette version reprend, en effet, des épisodes du Conte de la Mère grand raconté par Louis et François Briffault (T 333,5).